

Le sport est un nouveau venu dans l'histoire littéraire. Si l'on excepte les odes olympiques des anciens Grecs, il n'apparaît dans la littérature qu'au début du xx^e siècle, dans le monde anglo-saxon d'abord, en Europe ensuite.



romans de course

la littérature nous parle de sport

Depuis les années vingt, le thème a connu des vagues en France, au gré des modes et des courants de pensée dominants. La popularisation de certains sports illustrés par des noms, des visages, ainsi que le développement des media, ont entraîné dans leur roue une mode du récit sportif (tennis, boxe et cyclisme surtout). La valorisation du corps atteignit son expression la plus forte entre les deux guerres, dans la foulée de la renaissance des jeux olympiques. On prit chez les Grecs l'idée que l'athlète exprimait la Nature dans le langage du corps, langage devenant poésie. Mais la tradition intellectuelle française sépare l'esprit et le corps et attribue au premier la prééminence dans la chose écrite. Les auteurs traitant du sport ont connu le purgatoire, surtout après guerre : l'eugénisme, l'hygiénisme ainsi que l'exaltation de la force et de l'effort, piliers des totalitarismes, devenaient des valeurs plus que suspectes (Sartre avait honte d'aimer le foot et regardait les matches en cachette). À l'inverse, dans la culture anglo-saxonne, le sport, en tant qu'image fidèle d'une société basée sur le mérite personnel et la compétition, est un sujet littéraire depuis la fin du xix^e siècle.



Que peut nous dire de plus l'écrivain sur le sport après le passage du journaliste ?

Années 70 : le sport en tant que nouvelle religion des sociétés modernes, trouvait dans la sociologie une analyse sévère pour le condamner, tandis qu'au contraire le journalisme sportif tentait d'en faire l'éloge en tant qu'« ascenseur social », « facteur d'intégration », « valorisation de la rigueur et de l'effort », tout en se s'enlisant parfois dans le marécage des intérêts commerciaux, quitte à excuser certaines formes de tricherie.

Depuis une trentaine d'années le sport est devenu un sujet de société comme un autre. Dans le même mouvement, certains journalistes ont haussé le reportage au niveau d'un vrai genre littéraire, tandis que des écrivains « pointus » descendaient dans le stade, convaincus de la puissance et de la variété des significations et des représentations que le sport peut faire naître sous leur plume.

L'athlète sent trop tôt que la mort est sur lui. Elle nous travaille tous à chaque instant, mais le commun des hommes, insoucieux de son corps, ne la connaît que de loin en loin, aux grands ravages, et souvent ils meurent stupéfaits. L'athlète, plus attentif à soi-même et dont les sens sont plus subtils, la sent appauvrir doucement la sève, et mesure à chaque saison ce qu'elle lui laisse de fleurs et de fruits. Et l'apparence demeure splendide dans cette dérision que l'on nomme la force de l'âge.

Jean Prévost, *Plaisir des sports*, LA TABLE RONDE



Pour manifester sa perfection, la nature (un dieu peut-être ?) a déposé un don dans le corps de l'athlète, désignant par sa beauté un idéal indépassable. Ce corps poli par l'effort, par l'ascèse d'entraînements proches de la torture a des grâces que l'on ne peut s'empêcher de sexualiser. L'écrivain se fait medium et lit dans cette chair en plein effort la charge érotique de la musculature en action, détaillée, révélée dans son individualité et prenant alors sous sa plume valeur de fétiche.



Oui, mais le trop est dangereux, et dans l'accumulation de détails on peut vite tomber dans une terminologie de kinésithérapeute, pas très porteuse de fantasmes... C'est à la magie, à l'énergie des métaphores déployées par l'écrivain qu'il appartient d'éviter cet écueil. Par contre, il y a des sports qui supposent des corps ayant développé une particularité utile au rendement et à la performance : le corps dissymétrique du tennisman ou le cou disparu dans les épaules des haltérophiles n'ont rien de spécialement harmonieux. Reste que le corps dans disciplines les plus « animales », la course à pied, la natation, la boxe, reste un exemple de beauté en acte et le jeu des muscles, fessiers, jambes, épaules, révélés par la course est un spectacle qui transporte des images que nous recevons comme une fantasmagorie érotique, soit directement, soit par le biais d'un texte de littérature sportive réussi.



le regard des écrivains sur l'érotisme du sport le corps de l'athlète célébré jusqu'au fétichisme

Chaque muscle qu'elle se représentait, elle le nommait par son nom, lui imaginait un petit dieu pour lui seul. Le fascia lata comme un grand courant magnifique, ce grand fascia lata étendu sur toute la face externe de la cuisse, depuis la hanche jusqu'au-delà du genou; le couturier jeté de part en part, promontoire solitaire et superbe; les digitations du dentelé, chacune au-dessus de celle d'une côte; le profond coraco-huméral, invisible, très secret, mais qui jaillit à travers l'aisselle comme une corde si le bras est levé; et au-dessus de ce bras levé, à l'insertion du deltoïde sur l'épaule, ce tumulte admirable, ce grand creux démonté, pareil aux entonnoirs de la mer.

Henri de Montherlant, *Le Songe*, GALLIMARD



les sports collectifs comme chorégraphie rendre éblouissante l'esthétique du combat



Quand un match de basket se déroule dans l'esprit même du jeu, tout se passe dans l'air, ça vole, ça flotte, ça décolle du sol, ça lévite à la façon dont les opprimés peuvent se voir dans leurs rêves. (...)

Le basket a une essence. Tu dois estimer la vitesse à laquelle un joueur court d'une ligne de fond à l'autre, sa rage d'avaloir l'espace, sa fierté, sa haine, son enthousiasme à bondir, bondir, bondir, même quand il a peu de chances de marquer au rebond. Est-ce qu'il bouffe le terrain et décolle pour s'élever au finish, est-ce qu'il sait patiner sur la glace fine de l'air, manœuvrer à ce niveau invisible, à un mètre du sol où les meilleurs cantonnent le jeu ?

John Edgar Wideman, *Reuben*, GALLIMARD

Les sports collectifs se jouent avec des règles plus complexes que celles des sports plus « près du corps » – athlétisme, ski, natation... Il s'agit de codifier des rapports qui sont déjà « sociaux », entre deux groupes, certes dans un contexte ludique, mais dont les enjeux débordent immédiatement (tel est l'être humain...). Ces règles imposent une dramaturgie qui rend possible la multiplication des phases de jeu. Se suivent actions personnelles, collectives, poursuites, reprises, interceptions, finissant par créer un vertige et surtout une alternance plus ou moins marquée entre séquences au sol et aériennes. Par exemple, davantage des premières au rugby, des secondes au basket. De là naît toute une possibilité d'interprétation de cette scénographie, et c'est à se stade, second, qu'interviennent nos écrivains sportifs.

Le basket-ball : un sport dominé presque exclusivement par les Américains issus de la communauté noire. Constat prosaïque, oui, et après, pourquoi ? Qu'on n'aille pas nous dire que c'est une question de taille ou de morphologie musculaire, etc. : retour du regard raciste (*Bons qu'à ça et à jouer du tambour*). Il faut ici la finesse, la poésie et la révolte d'un immense écrivain issu des ghettos noirs de Pittsburgh, qui a été aussi un très grand joueur de basket. John Edgar Wideman explique que les Noirs ont façonné ce jeu avec toute leur histoire, leur révolte, leur frustration, leur foi et leurs aspirations. Ils alternent à toute vitesse – les phases horizontales (bondissantes, échevelées, foudroyantes, représentant pour eux souvenir et nécessité de la fuite, harcèlement, nomadisme forcé) et les phases aériennes (là s'exprime le rêve du vol, l'aspiration à la lumière, l'espoir d'un arrachement à la pesanteur et aux chaînes, fussent-elles symboliques). Et c'est dans la rapidité de cette alternance qu'est la supériorité du basketballleur noir : en jouant il raconte son histoire et celle des siens.





L'histoire du sport c'est aussi une marche vers la complexité, un éloignement progressif du geste ancestral du chasseur ou du guerrier. Dans le sport moderne, le corps ne se suffit plus, il est au prise avec une technique, un espace, un appareillage qui lui impose toute une gestuelle de plus en plus complexe. Le bolide est loin du corps, mais on parle encore de « sport » automobile.

retrouver le corps de l'animal humain libéré de la pesanteur... et de la technique

Bon, dans notre pratique quotidienne, nous ne conduisons pas « sportif », alors qu'on peut sortir de chez soi et courir jusqu'à épuisement pour retrouver avec bonheur les sensations de notre ancêtre coursant pendant des heures un cheval qu'il s'agissait d'apprivoiser.

La littérature sportive se fait un plaisir de décrypter dans le sport moderne ce qui survit encore de l'homme des hauts plateaux de l'Afrique de l'Est, notre ancêtre. L'écrivain se charge de nous faire ressentir l'émotion d'un exploit accompli sous ses yeux, un moment exceptionnel où un corps dans sa beauté sauvage et primitive est suspendu en l'air, comme si un chorégraphe lui avait assigné ce geste qui est à la fois fulgurance et immobilité. C'est comme une hallucination que ce moment où un corps s'est libéré des contingences du temps et de la gravitation. Un geste parfait qui nous rappelle le bond d'un tigre. L'auteur qui de sa plume parvient à saisir cette grâce nous projette à l'intérieur d'une métaphore aurait dit Proust : quelque chose est arrêté, suspendu ; et en même temps fulgure, comme une image réussie dans un vers qui nous foudroie. En termes religieux on parlerait d'épiphanie, de révélation...



Il court pour le plaisir de traverser l'espace et perpétuer un geste ancestral. Il désire la victoire, mais il ne la sacralise pas. Il ne réduit pas la course à pied à un don qu'on fait fructifier. C'est une manière d'être, courir est un moment propice à l'imagination. Il y a du mysticisme chez lui. Parfois, on se demande s'il n'est pas déçu d'apercevoir une ligne d'arrivée, même au bout de quarante-deux kilomètres, avec une meute d'adversaires à ses trousses.

Jean Hatzfeld, *Où en est la nuit*, GALLIMARD





la tentation de la fraude

souplesse de la morale sportive



D'une façon générale, le personnage du tricheur est éminemment littéraire (et pictural). Mais le traiter dans le champ du sport demande du doigté et une réflexion approfondie sur le contexte qui rend la fraude « nécessaire ». Parce qu'il ne faut pas s'en tenir à la simple psychologie mais essayer de comprendre les enjeux de la tricherie, qui dépassent toujours le tricheur. C'est ce que fait à merveille le grand écrivain suédois Per Olov Enqvist, passé par le journaliste sportif, dans ses pertinents — et drôles — écrits sur le sport de haut niveau. Il y examine cet art (très latin) de « tomber » dans la surface de réparation, se tordre, hurler de douleur.

Diego Maradona exécuta sa longue ascension, petit, compact et gonflé de virilité, et les photos de lui appartenaient déjà à la nation argentine et sa tête toucha le ballon, non, sa main, à moins que ce ne fût la main de Dieu qui intervint, comme il le fit lui-même remarquer plus tard. Le petit coup de main de Dieu, le doigt de Dieu dans le cul de l'Angleterre.

Per Olov Enqvist *Écrits sur le sport*, ACTES SUB

Cyclisme, foot, course de fond, natation, escrime... les exemples ne manquent pas de gestes qu'on dit « pas sportifs ». Mais la façon de les juger dépend du contexte, des enjeux, comme s'il y avait une gradation dans les niveaux de responsabilité de chaque tricheur. Le geste individuel, incontrôlable, rusé, astucieux, non prémédité, est souvent considéré comme une sorte d'extension à peine illégale de la discipline, une arme qu'on a oublié de désamorcer. Par contre, la fraude organisée, technicisée, calculée, ne trouve grâce aux yeux de personne... quand elle est révélée. Sinon, a fini par s'imposer l'idée que c'est presque un mal nécessaire à la survie du sport-spectacle, mais de grâce, pas de vagues...



Bizarrement, toutes ces ruses puériles pour obtenir un penalty ne sont jamais considérées comme tricherie. Mais sont-elles si puériles ? Dans le sport, les grandes compétitions exigent de grands résultats, et le fait d'y parvenir est plus important que la propreté morale du chemin qui y a conduit. Immoral ? Le résultat efface aussi la mémoire et le jugement : la coupe du monde 1986 a été remportée par l'Argentine. Point. Bon, la main de Maradona, oui, bien sûr...

À l'opposé, son roman *Le second*, raconte l'histoire, vraie, d'un lanceur qui avait allégé son marteau et fut disqualifié à vie, stigmatisé comme tricheur au point que son fils changea de nom telle était la honte qui s'y attachait.





du clocher au globe (et retour)

parfois le sport n'oublie pas ses racines

Étranges valeurs que celles du rugby, un peu désuètes mais toujours données en exemple. Effacement de l'individu dans l'intérêt du collectif, l'exploit personnel n'étant que la conclusion d'un travail souterrain du groupe. Solidarité sans faille, responsabilité collective : tout le contraire des valeurs qui dominent la société globale et marchande. Le rugby a pourtant suivi cette évolution, il est devenu un sport touché par la culture médiatique et l'argent mais paradoxalement a maintenu la morale clanique du clocher.



Le rugby est le sport qui a gardé le plus profondément la trace d'une assise sociale. Déjà dans la mise en scène, les règles, la distribution des rôles, dans sa dramaturgie, il reflète en France la société rurale où il est né. Enjeux de conquête d'un territoire, de son occupation, de son annexion signée par l'essai, à quoi il faut ajouter un ballon *ovale*, offrant au dieu hasard un rôle plus que de figuration. Milieu masculin, intensément machiste, où les jeunes hommes subissent par le rugby l'épreuve initiatique qui les intégrera à la communauté, le rugby de village fut longtemps le pourvoyeur exclusif des grandes équipes. Quelque chose de ce monde apparemment révolu est resté dans le rugby moderne, spectaculaire, populaire, émancipé des appartenances territoriales et ultra-professionnalisé. Cette chose qui fascine les écrivains, et a fait de ce sport l'un des plus présents dans la littérature du xx^e siècle, serait un mélange subtil de puissance, de mouvement, de masochisme, de grâce, d'aléatoire, de force implacable, d'invention, d'intelligence tactique, d'abnégation, de vitesse, de roublardise, de rage brutale, de partage... Peut-être la meilleure représentation, en acte, de la société que nous sommes en train de laisser derrière nous.

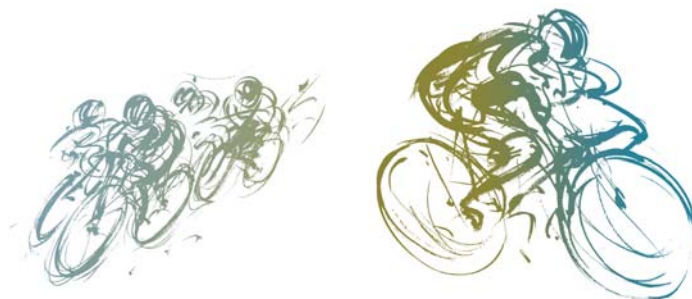


Sur cent mètres de gazon à conquérir ou à préserver, le rugby est d'abord un sport stratégique où l'occupation de l'espace suggère en profondeur les images du patrimoine et du terroir. La touche et la mêlée, ces fabuleuses usines essaimées sur les terrains vagues des stades, y broutent leur lopin de pelouse à la conquête d'un objet de cuir qu'on peut considérer selon l'humeur comme une matière première ou comme une fin dernière. Là s'improvise le colloque qui fait du ballon un mot de passe transmis depuis le demi de mêlée jusqu'à l'ailier avec l'aubaine éventuelle d'un arrière intercalé.

Antoine Blondin, *Le Match des matches*, LA TABLE RONDE



Les amateurs de vélo sont chaque année plus abasourdis devant les progrès de la « science ». Elle dépasse la fiction ! Le Tour de France est l'occasion annuelle de le constater, le tout sous couvert de médecine, car c'est le bon docteur Untel qui officie ! Qui prescrit ! On change le sang aussi normalement qu'on changerait un pneu crevé, pour le coup gonflé à l'oxygène ! Ailleurs, dans des labos de pointe, l'industrie pharmaceutique élabore des produits pouvant échapper aux attrails de plus en plus sophistiqués des contrôleurs anti-dopage. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là que se joue la véritable course ! Les gens de plume, même les journalistes, ont beau faire, rien ne résiste à la recherche, car c'est pour notre bien...



la biotechnologie joue contre le sport quand la science s'en mêle, le jeu se sent mal



« Savez-vous ma toute bonne ce que c'est que se « charger » ? C'est la chose au monde la plus stupéfiante si je puis m'exprimer ainsi. D'aucuns l'appellent faire usage du dopigne. Grâce à lui, les champions qui rivalisent dans ce tournoi auquel nous sommes convoqués se dorent, paraît-il, la pilule. Beaucoup doutaient que de semblables coutumes existassent. Notre bon Malléjac est à l'origine de cette révélation, telle la Brinvilliers qui, vous ne l'ignorez pas, fut brûlée en place de Grève. S'étant écroulé sur le chemin, il fut examiné par l'apothicaire du convoi, lequel le trouva sujet à potion.

Antoine Blondin, *L'Ironie du sport*, LA TABLE RONDE



« Doper le coureur est aussi sacrilège que de vouloir imiter Dieu : c'est voler à Dieu le privilège de l'étincelle. Dieu d'ailleurs sait alors se venger : le pauvre Malléjac le sait, qu'un doping provoquant a conduit aux portes de la folie, punition des voleurs de feu...

Roland Barthes, *Le Tour de France comme épopée*, in *Mythologies*, LE SEUIL

Ainsi donc nous apprenons qu'un coureur cycliste de haut niveau est un cobaye qui sert la science. Le dopage de papa est loin derrière, les amphétamines, l'aspirine en overdose, c'est la préhistoire. Peut-on encore parler de dopage ? Les trafics sanguins s'attaquent à une valeur symbolique plus visible, terrifiante, et la plume alerte d'Antoine Blondin qui, suivant le tour 1955 moquait, sur le mode d'une lettre de Mme de Sévigné à sa fille, « la charge » comme une chose finalement anodine, aurait du mal à blaguer sur les transfusions oxygénées devenues parfaitement légales. Roland Barthes, suivant le même tour 1955, examine dans *Mythologies* la notion de *Jump*, l'étincelle, une grâce qu'un coureur élu reçoit comme une faveur divine. Le dieu l'habite, le coureur est un oiseau, il ne grimpe pas mais se pose sur les sommets, libéré de la pesanteur, tel Charly Gaul dans l'ascension du Ventoux. Et l'exact contraire, la parodie du *Jump*, nous dit-il, c'est le dopage. Et, pour rester dans le champ du langage, on doit à un usager l'une des plus belles inventions de ces temps, à l'insu de son plein gré...



La société olympique rêvée par Pierre de Coubertin a été mise à mal assez rapidement. Déjà les jeux de 1936 à Berlin ont montré comment l'idéologie s'était emparée de l'idéal athlétique, ce qu'ont confirmé les années de Guerre froide, où le bloc des pays communistes faisait de l'athlétisme une démonstration de force. Depuis le règne sans partage du mercantilisme planétaire, c'est le tiroir-caisse qui a pris ses marques et s'invite systématiquement sur la ligne de départ de toute compétition, quelque soit la discipline.



risque de hold up sur les jeux olympiques !



La littérature attrape l'air un peu vicié qui se dégage de ces grandes noces du sport et du business. Et met aussi le doigt sur l'hypocrisie des Jeux (les sportifs sélectionnés sont des amateurs, c'est écrit dans la charte) qui ne gardent de la notion d'amateurisme que l'image fautive mais édifiante d'un accès égalitaire à la compétition. En réalité les athlètes subissent des entraînements qui ressemblent davantage à des séances de torture, des pressions financières souvent traumatisantes, et, au bout du compte, on trouve sur la ligne de départ des êtres humains totalement paniqués, rongés par la peur, la terreur de ne pas être à la hauteur, de ne pas saisir une chance qui ne se représentera pas (on ne peut pas être à ce niveau pendant plus de quatre ans). La défaite les brise pour de longues années. Là où les journalistes s'intéressent au podium, l'écrivain lui va saisir le sombre devenir de l'immense majorité des athlètes, les perdants.

Le troisième essai ne fut pas plus réussi. Rigert rata son mouvement de la même manière qu'il avait raté les précédents : monta la barre, la laissa partir trop loin en arrière, perdit l'équilibre et tomba assis. Lorsque les cent soixante kilos rebondirent à terre, il hurla comme un enfant que l'on vient de frapper. Les entraîneurs russes le ramassèrent, le portèrent à l'infirmierie et fermèrent la porte à clef. (...) Il n'y avait cependant plus aucun secours pour celui à qui on avait par avance attribué l'or.

Per Olov Enqvist, *Écrits sur le sport*, ACTES SUD.

